

Attention au chien

Nouvelle d'Agnès Dumont, publiée dans le recueil *J'ai fait mieux depuis*, Editions Quadrature, 2011

En ce moment, tout le monde l'agace. Ceux qui bougonnent contre le printemps tardif, ceux qui la heurtent avec leur caddie dans la file du supermarché, et qui l'attrapent juste au tendon d'Achille, là où ça fait le plus mal. Et ceux qui roulent dans les flaques et l'éclaboussent sans vergogne, parce que forcément, à son âge, elle ne peut plus les éviter d'un bond de côté. Son bel imper beige a été ruiné après un coup pareil, maculé par une giclée grasseuse aussi visible qu'un tag sur un mur repeint et impossible à faire partir au nettoyage.

Tout l'agace, même les aimables propos de son neveu Mathieu. Il lui tape sur les nerfs avec sa façon de lui parler fort dans l'oreille pour prendre de ses nouvelles. Sans compter les Delagrane, qui l'emploient depuis bientôt trente ans et ne connaissent même pas son prénom ; elle exagère peut-être mais à peine. Après tout ce temps, ils l'appellent toujours Madame Firquet : Lucienne, jamais.

Elle tente pourtant d'envisager le quotidien sous son jour le meilleur, une idée glanée dans un toutes boîtes. Positivez, titrait-il, et, ma foi, elle s'est dit : « Pourquoi pas ? » Elle essaie de saisir, pendant son trajet de bus quotidien, l'éventuelle poésie que peut dégager la banlieue sérésienne¹ au réveil mais la tâche se révèle au-dessus de ses forces. Assise sur sa banquette en skaï, il faut d'abord éviter du regard les sexes énormes grossièrement tagués sur les sièges. Dehors, le jour n'est pas encore levé. Le gyrophare d'un camion poubelle lance des éclairs orangés sur les façades luisantes de pluie. Les éboueurs s'activent, on le sent bien. Ce n'est pas de leur faute si des sachets s'éventrent, retardant ainsi leur labeur matinal mais ça énerve les gens dans le bus qui se voient déjà pointer en retard à cause d'eux. Alors les jurons fusent, c'est fatal. Quand « ces connards-là » ont fini « d'emmerder leur monde », Lucienne a perdu le fil de sa petite rêverie et on traverse la Meuse. Quelques papiers d'emballage s'envolent au-dessus du parapet.

Les Delagrane habitent une maison plutôt coquette, sur les hauteurs de Seraing : pas au sommet de la colline dans les quartiers vraiment chics mais suffisamment haut tout de même pour leur éviter les ornements des banquettes en skaï ou les odeurs de poubelles matinales. Pour pouvoir se payer les services de Lucienne aussi, plusieurs fois par semaine.

¹ Adjectif tiré de Seraing, ville industrielle de la banlieue liégeoise.

Lucienne est en fin de carrière. Elle ne travaille plus qu'à mi-temps, uniquement chez les Delagrangé. Ils tireront une drôle de tête quand elle leur donnera son préavis, elle en est certaine, ils ne la remplaceront pas facilement. Rapide et efficace, voilà comment ils décrivent son travail, elle l'a déjà entendu bien des fois quand ils parlent d'elle en sa présence, même si elle fait semblant de rien. Et puis elle a vu grandir les enfants, il ne faut pas l'oublier. Elle était toujours là pour le goûter des petits, à l'époque, alors que s'il avait fallu compter sur les parents pour presser les oranges ou écouter les confidences, ça aurait été bernique ! Ils étaient pris par leur boulot jusqu'à des dix-neuf ou vingt heures, ces gens-là, et parfois davantage : elle les a souvent dépannés en faisant souper les gosses, c'est le genre de chose qui compte.

Seulement voilà, Lucienne vieillit et un jour ou l'autre, il faudra bien qu'elle prenne sa retraite. Tout le monde y a droit après tout, elle comme les autres, et ça ne sera pas la peine de l'attendrir au souvenir de tous ces goûters avec les enfants, des leçons récitées et des secrets partagés. Elle partira, un point c'est tout. Il ne faut pas lui en conter, les cimetières sont pleins de gens irremplaçables, elle le sait parfaitement et elle veut profiter des quelques belles années qui lui restent avant d'aller rejoindre son Raymond sous la dalle.

Se sacrifier pour les autres, ça oui, elle a appris à le faire et depuis son enfance encore. L'école arrêtée à 15 ans pour élever ses frères, le poisson vendu à la criée les jours de marché afin de gagner un peu d'argent – odeur écœurante, le poisson, elle n'a jamais pu la supporter depuis – le linge lavé à la main ou presque : en ce temps-là, on devait plonger un grand bois dans une machine à tambour et touiller dans les vêtements qui s'entortillaient lentement sur eux-mêmes, ça vous musclait une femme sans fitness ni haltères, on pouvait la croire sur parole ! Alors les sacrifices, maintenant c'est fini, elle attendra la fin de l'année et hop, elle leur dira salut sans tambour ni trompette et tant pis si ça doit faire un peu mal, surtout à la plus jeune, Chloé, qui sera sans doute en session à ce moment-là... Lucienne pense tout à coup qu'elle devrait peut-être attendre janvier finalement : quelques semaines de plus ne changeraient pas grand-chose à l'affaire, pas vrai ? Et elle profitera de sa retraite au printemps. Voilà, c'est dit, au printemps prochain ce sera la quille, ma vieille. Sûr qu'elle tiendra bien encore jusque-là.

A cet instant, le bus fait une embardée. In extrémis, Lucienne peut rattraper son grand sac où elle a enfourné thermos, tablier et gants en caoutchouc pour qu'il ne valse pas dans l'allée centrale. Un coup de bol parce qu'elle apporte des crêpes aujourd'hui, un reste de son souper d'hier qui plaira à Chloé, ce serait bête qu'elles se perdent sous les pieds crottés des voyageurs.

Quand le jour se lève, le bus gravit péniblement la rue de la Colline. Le paysage se dégage peu à peu en même temps que s'élargissent les avenues des beaux quartiers. Lucienne demande l'arrêt de la Place Merlot, comme elle le fait un jour sur deux depuis tant d'années. En descendant du bus, elle est happée par une courte rafale, un air frisquet qui veut être pris au sérieux : début mars, ce n'est pas encore le printemps, il ne faut pas se fier aux crocus des jardins ni aux oiseaux qui tentent de pousser la chansonnette. Lucienne resserre le fichu autour de son cou.

La maison des Delagrange se situe un peu en retrait de la rue, quelques pas seulement, juste de quoi permettre une petite barrière et un modeste parterre. Ses patrons s'enorgueillissent de ce léger recul, un signe de distinction selon eux, rien à voir avec ces nouveaux riches des quartiers d'en haut, aux pelouses ostentatoires. Lucienne a un peu de mal à les suivre sur ce coup-là, les Delagrange. «Nouveau riche » ne signifie rien pour elle: pourvu qu'on ait de l'argent, quelle importance qu'il fût jeune ou vieux, elle ne voit pas.

Ce jour-là, une nouvelle plaque a été vissée sur la barrière : « Attention au chien ». S'agit-il d'un message dissuasif pour voleurs éventuels ou les Delagrange ont-ils réellement fait l'acquisition d'un futur molosse qui va baver partout sans parler des crottes ? Lucienne est agacée. En guise d'accueil, elle aurait préféré un paillason avec *welcome* imprimé dessus, elle ne comprend pas l'anglais mais ce mot résonne doucement à ses oreilles, comme un carillon paisible.

Dans l'entrée silencieuse, elle se débarrasse de son manteau. Elle troque ses mocassins contre les chaussures caoutchoutées qu'elle porte d'habitude pour nettoyer quand Monsieur Delagrange fait son apparition en haut des marches menant vers l'étage, il noue sa cravate.

– Oh, Madame Firquet, vous êtes déjà là ?

Ce qu'il peut l'agacer, avec son air craintif, toujours sur la défensive. Va-t-elle encore lui réclamer un bidon d'Ajax ou des éponges ? Il semble prêt au pire, la tête rentrée dans les épaules. Elle se contente de le saluer avec un mot inoffensif sur la météo, pour ne pas l'effrayer davantage. Il est difficile d'imaginer qu'un tel homme puisse assumer un tas de responsabilités dans son boulot mais pourtant c'est ainsi, Lucienne doit en convenir malgré son scepticisme.

D'habitude, il se hâte de filer pour la laisser à ses raclettes mais aujourd'hui, il ajoute quelque chose :

– Ma femme vous a laissé un mot, je crois.

Lucienne pense : encore quelque judicieux conseil sur la manière de faire briller les cuivres. Madame Delagrange est gentille, on ne peut pas dire le contraire, mais elle ne va pas lui apprendre

son métier. La pauvre sait à peine cuire un œuf ; si Lucienne n'avait pas régulièrement proposé un peu de potage ou une blanquette, les enfants se seraient nourris de chips et de coca, c'est sûr !

Le mot trône sur la table de la cuisine, drôlement bien rangée du reste. Pas la moindre assiette dans l'évier, aucune miette sur le plan de travail, percolateur éteint, on croirait que quelqu'un est déjà passé par là ce matin. Au fond tant mieux, pense Lucienne, elle a justement l'intention d'attaquer les chambres aujourd'hui, elle pourra y aller à fond. Elle met de l'eau à chauffer dans la bouilloire pour s'offrir une petite tasse de café avant de s'y mettre, allume la radio pour ne pas rater le début de son émission favorite et attrape le mot de Madame Delagrangue dans la foulée. Et tout à coup, entre elle et le décor familial, entre elle et la porte du frigo, couverte de factures et de photos – Chloé souriante, une paire de skis calée sur l'épaule, Julien soufflant des bougies – entre elle et le plan de travail qu'elle astique depuis tant d'années, elle et la vue tranquille sur le jardin, viennent s'interposer des mots hérissés, sanglants, absurdes : préavis, licenciement. Ça sent le JT pessimiste, un reportage sur les chômeurs longue durée ou la vie dans les banlieues, quelque chose qui n'a jamais concerné Lucienne et ne la concernera jamais.

Elle s'assied pendant que dans son dos claque la porte d'entrée, Monsieur Delagrangue s'en va vers ses lourdes responsabilités. Dans la maison silencieuse, la bouilloire se met à siffler sa petite chanson réconfortante et Lucienne s'offre la tasse de café qu'elle apprécie le plus, celle du début de journée. Puis lentement, elle ôte ses chaussures en caoutchouc, un pied aidant l'autre en poussant sur le tendon d'Achille et elle les laisse sur le carrelage de la cuisine. Dans le couloir de l'entrée, son sac bâille encore, gueule ouverte sur son bric-à-brac familial. Elle s'apprête à le ramasser quand le chiot apparaît, celui qui doit faire peur aux voleurs. Mal réveillé, il se précipite dans ses jambes avec des couinements joyeux comme s'il retrouvait une vieille connaissance. Lucienne le caresse un moment entre les oreilles, il en frétille de bonheur et se met aussitôt à gémir dès qu'elle fait mine d'enfiler son manteau. Il lève vers elle une binette irrésistible qui lui arrache un sourire, alors elle sort un petit paquet tiède de son sac, l'ouvre et le dépose sur le sol. Tandis qu'elle referme doucement la porte derrière elle, le chiot se précipite sur les crêpes et Lucienne se dit qu'elle a suivi leur ultime conseil, aux Delagrangue : faire attention au chien.